Labyrinthe

13 | 2002
Numéro 13

Les étudiants sont de la revue

Carnets de bord, revue de jeunes chercheurs en sciences humaines, 2, décembre 2001

David Schreiber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1487>

DOI : 10.4000/labyrinthe.1487

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2002

Pagination : 163-166

Référence électronique

David Schreiber, « *Carnets de bord, revue de jeunes chercheurs en sciences humaines, 2, décembre 2001* », *Labyrinthe* [En ligne], 13 | 2002, mis en ligne le 23 février 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1487> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.1487

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Les étudiants sont de la revue

Carnets de bord, revue de jeunes chercheurs en sciences humaines, 2, décembre 2001

David Schreiber

- 1 Quelques exemplaires du deuxième numéro de la revue suisse *Carnets de bord* ont réussi à atteindre certaines librairies parisiennes au mois de mai dernier. C'était l'occasion d'attirer l'attention sur cette nouvelle revue, dont nous avons eu jusqu'ici connaissance par l'intermédiaire de son site Internet (www.carnets-de-bord.ch) et dont le projet, sur bien des points, rencontre celui de *Labyrinthe*. *Carnets de bord, revue de jeunes chercheurs en sciences humaines* comme l'indique son sous-titre, publie deux numéros par an. Le premier est sorti en juin 2001, le deuxième a suivi en décembre de la même année et le troisième en juin 2002.
- 2 Éditée par le département de sociologie de l'université de Genève, dirigée par de jeunes assistants, étudiants et diplômés de ce département, cette revue entend offrir un « espace d'écriture destiné à la valorisation des dimensions liminaires (notes de terrain, ébauches conceptuelles, écrits provisoires) et réflexives (clarification des choix de la problématique, appréciations des tensions et enjeux liés au travail scientifique) de la recherche en sciences humaines, celles-ci étant comprises dans leur acception large d'études des productions symboliques, sociales, politiques, philosophiques, historiques, littéraires et scientifiques de l'Homme ». Le texte de présentation de la revue insiste sur la nécessité d'ouvrir un tel espace : il permettra au jeune chercheur de mieux problématiser et conceptualiser son objet, de partager des expériences méthodologiques sur un plan pluridisciplinaire et d'affronter la nécessité qu'il y a à publier aujourd'hui dans le champ de la recherche. La revue est biannuelle et les trois premiers numéros présentent à chaque fois un éditorial, un « dossier thématique » regroupant plusieurs articles, un entretien, des articles divers, quelques « notes de lecture » sur des ouvrages récents et, pour finir, un « bloc-notes » – version suisse de notre « actualité de la recherche ». La maquette et le format « magazine » de la revue, sur le modèle des *Actes de la recherche en*

sciences sociales mais rajeuni et plus soigné, la rendent très agréable à lire, tout comme le site Internet qui permet d'avoir accès aux résumés des articles du dossier. Le projet éditorial s'appuie enfin sur une association, fondée à l'automne 2000, qui, outre la publication et la diffusion de la revue, entend « promouvoir une affiliation symbolique et concrète à un réseau de personnes partageant des mêmes questionnements sur l'activité de recherche ».

- 3 Les différents dossiers des trois numéros publiés donnent corps, avec une certaine originalité, à la volonté affichée de réfléchir avec distance sur les « tensions et enjeux liés au travail scientifique ». Le dossier du premier numéro était ainsi consacré aux « parcours de thèses ». Dans ce cadre, les « thésards » se prenaient pour objet et tentaient de comprendre le sens de leur parcours, la place qu'ils occupent dans le champ universitaire. Manière, peut-être, de donner et un sens et une place à ce parcours lorsque celui-ci s'achève.
- 4 Le dossier du deuxième numéro reprend la question des rapports complexes entre « sciences » et « pathologies ». La question qui a guidé les rédacteurs de la revue dans l'élaboration de ce dossier est clairement énoncée dans l'éditorial : « L'approche scientifique de la pathologie serait-elle un révélateur radical des ambiguïtés qui caractérisent communément le rapport du chercheur à son objet ? » L'objet d'étude n'est donc pas la pathologie mais le geste scientifique qui la désigne dans la mesure où ce geste nous renseigne sur la science elle-même, sur les liens qu'elle entretient avec d'autres sciences et, plus encore, avec la morale et le corps social tout entier. L'entretien avec Juan Rigoli ainsi que les articles de Valérie Lussi, Christian Muller et Anne Dupanloup permettent de développer cette interrogation à propos de certaines configurations particulières dans l'histoire de la psychiatrie (ses rapports avec la littérature au XIX^e siècle, avec les sciences de l'éducation dans la Suisse de la première moitié du XX^e siècle, le cas contemporain de l'hyperactivité infantile).
- 5 On est, en revanche, un peu surpris de voir figurer dans ce dossier, au prix de certaines contorsions, les articles de Jérôme David sur la question de l'écriture de l'histoire dans les premières *Annales* et de Christophe Lejeune qui confronte différents programmes de recherche en sociologie. Dans le cas du texte de Jérôme David, une telle étude, très pertinente et fort bien menée par ailleurs, peut-elle vraiment s'attacher à déterminer « le normal et le pathologique dans le domaine historique » selon Bloch et Febvre ? De façon similaire, à propos de l'article de Christophe Lejeune, il nous semble qu'identifier les principes et les domaines de validité d'un programme de recherche en sociologie n'implique pas qu'il faille considérer comme « pathologique » ce que ce programme refuse de penser et semble rejeter dans l'ombre. C'est, selon nous, affaiblir considérablement le sens des termes et la portée de la problématique initiale, et il n'était peut-être pas nécessaire de rattacher ces deux articles au dossier. Il n'en reste pas moins que, dans l'ensemble, le dossier examine avec rigueur l'implication des sciences humaines dans certains discours ou certaines pratiques sociales et la façon avec laquelle ces sciences doivent négocier avec ces pratiques. On apprécie tout particulièrement dans ce numéro l'insistance sur l'histoire des disciplines et l'effort de contextualisation qui l'accompagne.
- 6 Le dossier du troisième numéro de *Carnets de bord*, « Foi(s) » entend prolonger cette interrogation sur l'inscription des sciences humaines dans le monde social, en présentant des parcours d'intellectuels et de chercheurs aux engagements pluriels. Quand au quatrième numéro, dont la parution est prévue pour l'automne 2002, il devrait proposer

un dossier sur « l'argent de la recherche » dont le sous-titre « misère du financement et précarité des chercheurs en sciences humaines » est tout un programme. En ce qui concerne les divers articles publiés en marge des dossiers, ils présentent des démarches réflexives sur les sciences humaines qui renvoient aussi bien aux cadres institutionnels dans lesquels elles sont pratiquées qu'à leurs présupposés philosophiques. Ces textes sont assez représentatifs de la volonté de *Carnets de bord* de rendre visible la dimension liminaire de la recherche, l'ébauche de la réflexion, la note d'étape.

- 7 « *Carnets de bord*, miroir "suisse" de *Labyrinthe* ? », a-t-on envie de demander pour finir. Incontestablement les deux projets se croisent et il faudra un jour s'interroger plus longuement sur ce que cela nous dit de l'état actuel du champ de la recherche en sciences humaines, ou, du moins, de ce qu'une frange de sa population, jeunes chercheurs ou étudiants-chercheurs, en perçoit. De fait, on est frappé de voir que les deux revues cherchent à mettre en avant, voire à se définir par le fait qu'elles veulent impliquer un groupe spécifique d'auteurs-lecteurs, non pas en fonction d'objets précis sur lesquels ces derniers travaillent, ni au nom de leur désir d'intervenir dans tel ou tel domaine du débat public, mais tout simplement par « l'âge de la recherche », comme si celui-ci suffisait à caractériser une pratique, une attente. Faut-il demander méchamment quel est l'âge limite de publication ? S'il est nécessaire d'envoyer une photocopie de sa carte d'étudiant en même temps que son manuscrit ? Après tout, la vraie recherche n'est-elle pas le signe d'une éternelle jeunesse ? On se surprend même parfois à penser qu'il s'agit d'entreprise visant à donner une légitimité anticipée, dans un monde où la concurrence est devenue si redoutable et la longueur de son *curriculum vitae* le principal objet d'attention. Entre le projet initial de *Labyrinthe*, ambitieux, de publier les étudiants de maîtrise et de DEA en difficulté, et l'idée évoquée dans la présentation de *Carnets de bord* qu'il y aurait une « nécessité » pour les jeunes chercheurs à « publier dans le champ de la recherche », il y a là une dérive à laquelle nous refusons de participer et une logique qu'il faut, selon nous, combattre.
- 8 Cette inquiétude une fois exprimée, il reste heureusement les objets propres des recherches publiées. Sur ce point, le projet de *Carnets de bord* est aujourd'hui sans doute mieux défini que celui de *Labyrinthe*. La revue suisse, compte tenu peut-être de la formation de ses rédacteurs et auteurs, s'inscrit plus résolument que *Labyrinthe*, nous semble-t-il, dans le champ académique des sciences sociales. Non pas tant parce que l'ancrage sociologique y est pour l'instant dominant mais parce que la revue a fait des sciences humaines son objet même. La part importante de la dimension autoréflexive et le style « travail en cours » bousculent certes les cadres établis, mais il n'en reste pas moins que la revue a une vocation que l'on pourrait dire « interne » aux sciences humaines. Elle se veut une revue d'apprentis-chercheurs qui traite de l'apprentissage de la recherche. Tout en cherchant à prendre de la distance par rapport aux sciences humaines établies, elle inscrit plus ou moins sa réflexion dans des cadres et des traditions relativement balisés. Tel un prisme, elle offre ainsi le spectre décomposé d'une pratique à ceux-là mêmes qui la pratiquent ; l'ambition n'est pas de se mettre à l'écart du monde scientifique universitaire pour enquêter sur de nouveaux objets, pour expérimenter des formes nouvelles d'écriture et de travail, mais plutôt d'interroger celui-ci, parfois même frontalement. Que signifie faire de la recherche en sciences humaines aujourd'hui ? À quoi une telle pratique engage-t-elle ? Qui est donc cet être étrange, surtout quand il est jeune, que l'on appelle un chercheur ? Voilà pour résumer les questions que pose cette revue, en faisant converger des récits d'expérience, des réflexions épistémologiques,

historiques et philosophiques sur l'histoire des disciplines, sur les conditions d'existence du chercheur aujourd'hui et sur le sens (ou le non-sens) social d'une telle existence. Il faut donc souhaiter longue vie à *Carnets de bord*, et espérer qu'à l'avenir *Labyrinthe* saura reprendre et poursuivre dans ses pages les pistes ouvertes par la revue suisse, en intégrant cette dimension réflexive audacieuse – notre revue l'a parfois adoptée, mais elle lui fait encore trop souvent défaut –, tout en continuant à montrer ce qui surgit de la pratique elle-même, dans l'expérimentation et la construction d'objets nouveaux, hors des traditions et des communautés.